

Emmanuel Bove

Mes amis

ARBRE VENGEUR



Emmanuel Bove

Mes amis

suivi de **Un autre ami**

Préface de Jean-Luc Bitton

Postface de Jean-Philippe Dubois

Illustrations de François Ayroles

Victor Bâton vit dans l'obsession de se faire des amis. Trentenaire qui tire le diable par la queue mais se refuse à travailler, il subsiste de sa pension et parcourt la ville dans des vêtements usés qui ne le rendent guère séduisant. Pourtant il s'accroche à chaque rencontre, se fait un espoir de chaque regard et n'en finit pas de s'inventer un avenir qu'une magnifique amitié illuminerait. Dans un Paris sans lumières, il nous raconte sa quête en détail, sans jamais cesser d'interroger ses mobiles, ses soupçons, ses craintes et ses dépit.

Avec ce roman qui signa ses débuts, Emmanuel Bove bouleversa la littérature française : son écriture, qui allie densité du style et simplicité formelle, ironie mordante et compassion, a traversé le temps.

Mes amis est un chef-d'œuvre, de ceux qui touchent chaque lecteur. Une rareté qu'il est indispensable de ne pas manquer.

Mes amis

EMMANUEL BOVE

MES AMIS

suivi de **UN AUTRE AMI**

Préface de Jean-Luc Bitton

Postface de Jean-Philippe Dubois

Illustrations de François Ayroles

L'ARBRE VENGEUR

© Éditions de l'Arbre vengeur – 2020

www.arbre-vengeur.fr

P R É F A C E

Le plus beau titre du monde

J'envie le lecteur novice qui n'a pas encore ouvert un livre d'Emmanuel Bove. Son premier roman, *Mes amis*, ce récit magistral et poignant, est une belle porte d'entrée dans l'univers bovien. Il le fut pour moi. À l'instar de Jean Genet, lors de sa découverte en prison de la *Recherche*, quand j'ai lu les premières phrases de *Mes amis*, j'ai refermé le livre et je me suis dit : « Maintenant, je suis tranquille, je sais que je vais aller de merveille en merveille. » Oui, je suis envieux de ce primo-lecteur qui, après la foudroyante lecture de *Mes amis*, pourra continuer son cheminement dans l'œuvre boviennne. Bienvenue dans cette confrérie de lecteurs, admirateurs inconditionnels, une sorte de franc-maçonnerie hétéroclite – l'ancien président de la République Valéry Giscard d'Estaing ou le comédien Benoît Poelvoorde sont des boviens déclarés – qui se reconnaît dans la passion, le mot n'est pas trop fort, que ces aficionados littéraires

éprouvent pour leur ami Emmanuel. Les plus fervents d'entre eux, comme le dramaturge Raymond Cousse ou le poète Cobra Christian Dotremont, remueront ciel et terre pour exhumers Bove des oubliettes littéraires, dans lesquelles il était injustement tombé. Aujourd'hui, la quasi-totalité des œuvres d'Emmanuel Bove a été rééditée en France et à l'étranger. Bove retrouve enfin la place d'importance qu'il n'aurait jamais dû quitter dans la littérature française du xx^e siècle. L'écrivain Enrique Vila-Matas a raison d'écrire qu'avec *Mes amis* Bove a changé l'histoire de la littérature contemporaine. C'est l'écrivain Colette, alors directrice d'une collection chez l'éditeur Ferenczi, qui, intriguée par une première nouvelle que lui avait soumis Emmanuel Bove, fera publier en juin 1924, le premier récit de l'écrivain, portant, selon Pierre Bost, « le plus beau titre du monde ». Peu après la parution de l'ouvrage, Sacha Guitry en fera une critique dithyrambique dans la revue littéraire *Candida* en s'exclamant : « Tiens, voilà quelqu'un ! » La critique est unanimement élogieuse, on compare l'écrivain à Proust et à Dostoïevski. Le critique Jean Botrot écrira : « Toute la douleur de notre vie, cette douleur que nous n'apercevons pas toujours ou que nous cherchons à étouffer mais qui finit toujours par triompher, est contenue dans ce livre magnifique. » Avec ce premier roman, Bove signe un chef-d'œuvre, faisant une entrée remarquée sur la scène littéraire. Le jeune écrivain de vingt-six ans allait rencontrer le succès immédiat et devenir un mythe pour

ses pairs. Au fil des mois, la rumeur d'une révélation s'amplifiera avec cette interrogation qui perdurera jusqu'à nos jours : « Avez-vous lu Emmanuel Bove ? » Admiratif, Rainer Maria Rilke demandera, lors de son dernier séjour parisien, qu'on lui présente l'auteur de *Mes amis*. On pourrait encore citer de nombreux témoignages d'admiration, de Philippe Soupault à André Gide, en passant par Max Jacob, et tant d'autres. Il suffit de lire les premières lignes de *Mes amis* pour être frappé par la singularité et la modernité de l'écriture de Bove. Tous les germes de l'œuvre à venir sont contenus dans ce premier récit, qui, grâce à un humour sous-jacent, échappe au désespoir et à la noirceur totale. Ce roman est en fait construit à la manière d'un recueil de nouvelles où l'on retrouve le même personnage au fil des pages. L'écrivain nous invite à assister au difficile réveil du personnage principal, Victor Bâton. Blessé de guerre, subsistant tant bien que mal grâce à sa maigre pension, Bâton mène une vie de traîne-misère à Montrouge. Pour tenter d'oublier son infortune, il quitte parfois sa chambre glacée et sa triste banlieue, pour errer dans un quartier riche de Paris, là où « les femmes parfument l'air derrière elles. » Son désir d'aimer et d'être aimé n'est jamais qu'un désir. Les cinq chapitres du livre sont pour Bâton autant de rencontres que d'espoirs de mettre fin à son effroyable solitude. Pourtant, ni Lucie Dunois, tenancière d'une gargote et maîtresse sans lendemain, ni Billard, personnage interlope et intéressé, ni Neveu, marinier indélicat, ni

Lacaze, riche industriel condescendant, ni Blanche, danseuse de cabaret désabusée, ne sauront comprendre Bâton. L'incommunicabilité et le malentendu semblent régner sur une ville hostile. Les promesses de bonheur du matin se sont évanouies, Bâton retrouvera sa chambre de Montrouge. Refuge éphémère, le propriétaire vient de lui donner congé : « Un homme comme moi, qui ne travaille pas, qui ne veut pas travailler, sera toujours détesté. » Victor Bâton, héros bovien, refuse l'esclavage du salariat. Une vision iconoclaste pour une époque qui promettait des lendemains qui chantent. Certains critiques d'obédience marxiste tenteront d'ailleurs de récupérer Bove, sans succès. Bove n'a pas vraiment de camp, il avance seul. Un Albert Londres de la banlieue. Bove est proche de cette « littérature arrondissementière », dont Henri Calet est le chef de file. « Il a comme personne le sens du détail touchant », dira plus tard Beckett. Le succès de *Mes amis* permettra à Bove de cesser d'écrire des romans populaires, « à cent lignes à l'heure, huit cents lignes par jour » pour *Le Petit Livre*, une sorte de collection Harlequin avant l'heure, mais également de réduire son travail de journaliste pigiste au service des faits divers du *Quotidien*. La critique pronostique même *Mes amis* comme favori pour le prix Goncourt 1924, ainsi que pour le prix Femina, qu'il rate de quelques voix. Le souhait (accompli) de Bove est de composer au fil de son œuvre une authentique comédie humaine où l'on croise tous les extrêmes sociaux, du clochard magnifique revendiquant

son aquoibonisme au bourgeois vaniteux au bord de l'apoplexie, les deux finissant par se rejoindre dans leur solitude ontologique. Il est vain de vouloir affilier Bove à une école littéraire, de le fixer dans des mouvements comme le réalisme, le naturalisme ou le populisme. Comme l'a écrit Peter Handke, Bove recouvre la terre entière. Après la parution de *Mes amis*, Emmanuel Bove ne se consacrera qu'à l'élaboration de son œuvre tout en s'effaçant derrière elle. Solitaire, modeste et discret, préférant le silence à la publicité, on a l'impression qu'il cherche à se faire oublier comme d'autres cherchent à se faire connaître. Cette extrême réserve lui fait décliner l'offre d'un de ses éditeurs qui le presse de rédiger sa biographie, « pour mille raisons dont la première est une pudeur qui m'empêche de parler de moi. Tout ce que je dirais serait d'ailleurs faux. » Les biographes ont dû batailler des années durant pour démêler le vrai du faux. Fils d'un émigré juif russe, Emmanuel Bobovnikoff, et d'une domestique d'origine luxembourgeoise, Henriette Michels, Bove naît à Paris le 20 avril 1898. Son enfance sera misérable. Entre un père volage et une mère victime, le petit Emmanuel sera confronté dès sa naissance à une précarité qu'on retrouvera en filigrane dans tous ses récits. Son frère Léon, adulte, témoignera de cette insécurité en consignant dans un cahier ses souvenirs de misère : « Emmanuel dormait dans un lit douteux. Même en janvier il y avait des punaises. Les enfants les regardaient se déplacer sur les murs et les écrasaient avec les doigts. »

L'enfance de Bove connaîtra une embellie quand Bobovnikoff fera la rencontre providentielle d'une riche Anglaise artiste peintre : Emily Overweg. Bientôt il partagera sa vie entre l'épouse et la maîtresse. Emmanuel ne cessera alors d'être ballotté entre ces deux foyers. Il découvre « l'autre monde » : celui des riches. L'écrivain mettra en scène cette période de son enfance dans un de ses romans, le plus autobiographique, au titre éloquent, *Le Beau-Fils*. Quant à Léon, le frère d'Emmanuel, il restera auprès de sa mère, dans la promiscuité et la misère. Se vivant l'un et l'autre comme cruellement abandonnés par le père, ils ne cesseront, une fois celui-ci mort, de harceler Emily, alors ruinée, puis Emmanuel tout au long de sa vie. Le traumatisme de cette enfance, avec ses déracinements et ses tiraillements, ne sera pas étranger au pessimisme et au fatalisme de l'univers romanesque de l'écrivain. Emmanuel Bove, par la littérature, tentera d'exorciser cette atmosphère de malheurs, d'envies et de rancœur. Emmanuel a 17 ans quand son père meurt de la tuberculose. Ne pouvant trouver aucun secours auprès de sa belle-mère – elle-même en difficulté –, il vit seul, rue Saint-Jacques à Paris, dans un hôtel borgne. Il accumule les petits boulots. Garçon de café, plongeur dans un restaurant, ouvrier chez Renault, conducteur de tramway, il effectue même un séjour d'un mois à la prison de la Santé à cause de son état misérable et de son nom à consonance étrangère. Cette vie difficile lui fournira le cadre de ses deux premiers romans : *Mes amis* et *Armand*.

En 1918, Bove, appelé sous les drapeaux, échappera de peu à la guerre grâce à l'armistice. Démobilisé, il épousera une jeune institutrice, Suzanne Vallois. Il est décidé à écrire. Le couple part avec ses économies pour l'Autriche où le change est favorable. Une fille y naîtra, ainsi que *Mes amis*. L'écrivain Philippe Soupault témoignera du tempérament secret de son ami Bove: «Il était un personnage assez singulier. Il était sympathique, accueillant, amical – mais toujours un peu réservé. On le sentait à la fois flegmatique et lointain. Il ne se livrait pas facilement et manifestait une certaine froideur qui, en fait, était une sorte de pudeur. Qu'il fut taciturne? Non, il ne l'était pas: il pensait à autre chose.» L'absentéisme de Bove n'est pas un choix ou une pose, il fait partie de sa nature profonde, ce qui provoquera souvent des malentendus avec ses proches. Inadapté à la vie familiale autant qu'à la vie sociale et littéraire, Bove quittera sa première femme Suzanne Vallois et ses deux enfants, sans un mot. Divorcé, il se remarie avec Louise Ottensooser, une jeune fille de la grande bourgeoisie juive qui lui fait découvrir un milieu mondain dans lequel il se sent déplacé. Bientôt, il devra jongler avec ses droits d'auteur pour faire face à l'entretien de trois foyers: le sien, celui de son ex-femme, et celui de sa mère et de son frère. Bove écrira alors «à perdre haleine», dans un état presque somnambulique, inlassablement. De 1927 à 1928, l'écrivain écrira onze romans ou recueils de nouvelles! Le ton est donné, Bove se tiendra toujours à la périphérie, il sera l'allié des

perdants, du côté des humbles, des gens de peu et des laissés-pour-compte de la réussite sociale. Ses textes sont simples et directs. Le style est sans fioritures, sujet-verbe-complément ; avec ce presque rien, Bove montre tout. En 1928, avec *La Coalition*, l'écrivain remporte le prix Figuière : le prix littéraire le mieux doté de l'époque. Malgré cette consécration, ce seront les dernières années heureuses de l'écrivain. Il subit de plein fouet la crise économique de 1929. Pour subsister, Bove renoue avec le journalisme. La montée du fascisme en Europe ne le laisse pas indifférent. En 1940, dans un pays alors « entre chien et loup », il écrira *Le Piège*, témoignage capital sur les ambiguïtés de la France vaincue et collaboratrice. Gaulliste de la première heure, Bove refusera de publier sous l'occupation allemande. Le couple rentre alors en clandestinité et s'installe à Alger. En dépit d'une santé déclinante, il rédige jusqu'à vingt pages par jour. Un jeune éditeur, Edmond Charlot, et son conseiller littéraire, Albert Camus, s'engagent à le publier, après la guerre. En octobre 1944, grâce aux bijoux de Louise mis au clou, le couple regagne enfin la France et s'installe à Paris au 59, avenue des Ternes chez Victor, le demi-frère d'Emmanuel. Après cinq années de silence éditorial volontaire, l'écrivain va s'exténuer en démarches pour tenter de publier à nouveau. Assuré que ses dernières œuvres seront publiées, *Le Piège*, *Départ dans la nuit* et *Non-Lieu*, Bove tombe malade. Alité et fiévreux, il ne quittera plus sa chambre jusqu'à sa mort. Dans la nuit du

12 au 13 juillet, l'écrivain est à l'agonie. Les rues sont joyeuses et bruyantes. Paris se prépare à fêter le premier 14 juillet de la Victoire. Louise ferme les volets pour ne pas entendre ces prémices de réjouissances. Au petit matin de ce vendredi 13 juillet 1945, Bove rend son dernier soupir. Dans la presse, quelques entrefilets laconiques annoncent sa disparition : « Emmanuel Bove est mort. ». Le 16 juillet, l'écrivain est inhumé au secteur israélite du cimetière Montparnasse, dans le caveau de la famille Ottensooser (25^e division, 27^e ligne Est, n° 1 Sud). « C'était un petit cortège de rien du tout, témoignera le frère Léon. Je me rappelle avoir pleuré, malgré tout je l'aimais. » Le samedi suivant, dans *Les Lettres Françaises*, Pierre Bost, l'ami de toujours, rend un dernier hommage à l'écrivain dans un article intitulé « Emmanuel Bove et ses amis » : « Emmanuel Bove vient de mourir à 47 ans. Il était romancier de naissance, un des très rares "romanciers" de sa génération. Il avait eu une enfance et une jeunesse difficiles. Il avait exercé beaucoup de métiers, mais un beau jour, c'était inévitable, il publia un roman : *Mes amis*. Le succès, tout de suite. On ne pouvait pas s'y tromper. Il faisait du Bove, il avait cette justesse, cette certitude qui l'empêchaient jamais de dévier. Les yeux collés sur le monde et les hommes. Et toujours avec cette sorte d'étonnement et de résignation devant la vie. D'émotion aussi, d'émotion surtout. L'univers de Bove est un univers triste, mais jamais désespéré, et surtout jamais "bas". Et pourquoi ? Parce qu'il y a dans tout cela

une qualité de cœur qui sauve tout. Il a peut-être choisi des héros médiocres, il ne les a jamais “méprisés” ; là est peut-être le grand secret. Son premier livre portait vraiment le plus beau titre du monde, si bien fait pour lui, et pour eux tous : *Mes amis*. » Après sa disparition, Emmanuel Bove rentrera dans un purgatoire littéraire de plus de trente ans. Comme l’a souligné avec justesse Raymond Cousse : « L’époque a d’autres chats à fouetter. Au nom de la Liberté reconquise et de la Révolution à paraître, elle est impatiente de se prosterner devant les nouveaux totems, façon Sartre-Camus-Aragon. Dès lors, que crèvent les Bove, Calet, Hyvernaud, Guérin et consorts, ceux qui placent la décence au-dessus des vanités littéraires, ceux pour lesquels le refus des impostures commence par le refus de la leur propre. » Aujourd’hui, les imposteurs sont légion, mais Emmanuel Bove est définitivement sorti de l’hiver, pour le bonheur du lecteur chanceux qui va ouvrir ce livre.

Jean-Luc BITTON

Mes amis

Quand je m'éveille, ma bouche est ouverte. Mes dents sont grasses : les brosser le soir serait mieux, mais je n'en ai jamais le courage. Des larmes ont séché aux coins de mes paupières. Mes épaules ne me font plus mal. Des cheveux raides couvrent mon front. De mes doigts écartés je les rejette en arrière. C'est inutile : comme les pages d'un livre neuf, ils se dressent et retombent sur mes yeux.

En baissant la tête, je sens que ma barbe a poussé : elle pique mon cou.

La nuque chauffée, je reste sur le dos, les yeux ouverts, les draps jusqu'au menton pour que le lit ne se refroidisse pas.

Le plafond est taché d'humidité : il est si près du toit. Par endroits, il y a de l'air sous le papier-tenture. Mes meubles ressemblent à ceux des brocanteurs, sur les trottoirs. Le tuyau de mon petit poêle est bandé avec un

chiffon, comme un genou. En haut de la fenêtre, un store qui ne peut plus servir pend de travers.

En m'allongeant, je sens contre la plante des pieds – un peu comme un danseur de corde – les barreaux verticaux du lit-cage.

Les habits, qui pèsent sur mes mollets, sont plats, tièdes d'un côté seulement. Les lacets de mes souliers n'ont plus de ferrets.

Dès qu'il pleut, la chambre est froide. On croirait que personne n'y a couché. L'eau, qui glisse sur toute la largeur des carreaux, ronge le mastic et forme une flaque, par terre.

Lorsque le soleil, tout seul dans le ciel, flamboie, il projette sa lumière dorée au milieu de la pièce. Alors, les mouches tracent sur le plancher mille lignes droites.

Chaque matin, ma voisine chante sans paroles en déplaçant les meubles. Sa voix est amortie par le mur. J'ai l'impression de me trouver derrière un phonographe.

Souvent, je la croise dans l'escalier. Elle est crémère. À neuf heures, elle vient faire son ménage. Des gouttes de lait tachent le feutre de ses pantoufles.

J'aime les femmes en pantoufles : les jambes n'ont pas l'air défendues.

En été, on distingue ses tétons et les épaulettes de sa chemise, sous le corsage.

Je lui ai dit que je l'aimais. Elle a ri, sans doute parce que j'ai mauvaise mine et que je suis pauvre. Elle préfère les hommes qui portent un uniforme. On l'a vue, la main sous le ceinturon blanc d'un garde républicain.

Un vieillard occupe une autre chambre. Il est gravement malade : il tousse. Au bout de sa canne, il y a un morceau de caoutchouc. Ses omoplates font deux bosses dans son dos. Une veine en relief court sur sa tempe, entre la peau et l'os. Son veston ne touche plus les hanches : il ballotte comme si les poches étaient vides. Ce pauvre homme gravit les marches une à une, sans lâcher la rampe. Dès que je l'aperçois, j'aspire le plus d'air possible afin de le dépasser sans reprendre haleine.

Le dimanche, sa fille lui rend visite. Elle est élégante. La doublure de son manteau ressemble au plumage d'un perroquet. C'est tellement beau que je me demande si ce manteau n'est pas à l'envers. Quant au chapeau, il a une grande valeur puisque, pour lui, quand il pleut, elle prend un taxi. Cette dame sent le parfum, le vrai parfum, pas celui qui se vend dans des tubes de verre.

Les locataires de ma maison la détestent. Ils disent qu'au lieu de mener la grande vie, elle ferait mieux de tirer son père de la misère.

La famille Lecoin habite aussi sur le palier.

Au petit jour une sonnerie fonctionne sur son réveil.

Le mari ne m'aime pas. Pourtant, je suis poli avec lui. Il m'en veut de ce que je me lève tard.

Ses habits de travail roulés sous le bras, il rentre chaque soir, vers sept heures, en fumant une cigarette de tabac anglais – ce qui fait dire aux gens que les ouvriers gagnent bien leur vie.

Il est grand et musclé. Avec un compliment on peut se servir de sa force. L'année dernière, il a descendu la malle d'une dame du troisième, assez difficilement, il est vrai, car le couvercle ne fermait pas.

Lorsqu'une personne lui parle, il la dévisage, parce qu'il s' imagine qu'elle veut se moquer de lui. Au moindre sourire, il dit :

— Vous savez... quatre ans de guerre... moi. Les Allemands ne m'ont pas eu... Ce n'est pas aujourd'hui que vous m'aurez...

Un jour, en passant près de moi, il a murmuré : « Fainéant ! » J'ai pâli et n'ai su que répondre. La peur d'avoir un ennemi m'empêcha de dormir pendant une semaine. Je me figurais qu'il cherchait à me frapper, qu'il m'en voulait à mort.

Pourtant, si M. Lecoin savait comme j'aime les travailleurs, comme leur vie me fait pitié. S'il savait ce que ma petite indépendance me coûte de privations.

Il a deux filles qu'il bat seulement avec la main, pour leur bien. Elles ont des tendons derrière les genoux. Un élastique maintient leur chapeau.

J'aime les enfants, aussi quand je rencontre ces deux gamines, je leur adresse la parole. Alors, elles marchent à reculons, et, subitement, sans me répondre, elles se sauvent.

Chaque mardi, Mme Lecoin lave sur le palier. Le robinet coule toute la journée. À mesure que les brocs s'emplissent, le bruit change. Le jupon de Mme Lecoin est

démodé. Son chignon est si maigre que l'on distingue toutes les épingles à cheveux.

Souvent elle fixe son regard sur moi, mais je me méfie, car il serait très vraisemblable qu'elle me tendît un piège. D'ailleurs, elle n'a pas de seins.



À peine sorti des draps, je m'assois sur le bord du lit. Mes jambes pendent à partir du genou. Les pores de mes cuisses sont noirs. Les ongles de mes doigts de pied, longs et coupants : un étranger les trouverait laids.

Je me lève. La tête me tourne, mais ce vertige disparaît rapidement. Quand il y a du soleil, un nuage de poussière, échappé du lit, brille une minute dans les rayons, comme de la pluie.